

2

CHEZ LES GRANDS

Déjà à l'époque, dans les réunions des anciens internationaux, les mecs se donnaient des nouvelles de leur vie, de leur famille, et donc de leurs enfants. Par exemple, mon père et Jean-Paul Beugnot, qui lui parlait de ses fils, Éric puis après Greg – même si j'ai l'âge de Greg, j'ai plus joué avec Éric. C'est de là que beaucoup de choses vont se passer.

Une année où je suis encore cadet au Racing, on joue la coupe de France, qu'on va d'ailleurs gagner en fin de saison. Arrive le tirage au sort des quarts de finale : paf, l'Asvel ! Incroyable, je retrouve ce club qui m'a fait découvrir le basket. On va les jouer à Dijon sur terrain neutre. Les conditions sont géniales : condensation dans la salle, ça glisse sur le parquet, le match est arrêté à la mi-temps. Y a égalité à 25 ou 27, je sais plus trop, c'est un match fermé. À l'Asvel, tu as quand même la légende André Buffière au bout du banc, qui est alors coach de l'équipe première. Il se trouve là pour conseiller le jeune coach. C'est pas rien pour nous, les gamins. Enfin bref, au deuxième match, quand on finit par rejouer cette rencontre, je crois qu'on gagne 54-51, un truc comme ça, faudrait vérifier. C'est un truc de fou, le Racing qui tape l'Asvel, totalement inattendu. Moi je suis pas trop mal, ça marque un peu les esprits. Et à partir de ce moment-là, on est en 1974, et ben absolument chaque année jusqu'en 1978, André Buffière passe une fois à la maison. Chez nous, pour venir parler de moi. À l'époque, dans le foot, y avait un recruteur connu de l'AS Saint-Étienne, Pierre Garonnaire, qui faisait ça dans la banlieue lyonnaise. Il venait à Villeurbanne, il allait voir les parents des gamins prometteurs, prendre des nouvelles, il leur vendait son club « oui, il faudrait venir là... On va avoir une bonne année... On est en train de reconstruire... » Et il se trouve qu'en 78, Jean-Pierre Jouffray, un Parisien qui deviendra mon ami

par la suite, quitte Lyon où il avait fait ses études car il a trouvé un boulot à Paris. Il vient donc au Racing, et l'Asvel le libère sans négocier. Pourquoi ils décident de le libérer sans rien ? Et ben parce qu'il existait alors une indemnité de 50 000 francs quand un joueur partait, indemnité dont ils se servent pour me faire venir.

Je te resitue : l'année d'avant, en 77, je fête mes 20 ans, et avec le Racing on est champion de France de Nationale 2, la Pro B de l'époque. On gagne contre Toulouse Muret pour être champion, et sur le match je mets 51 points. Et on monte donc en Nationale 1. Et à partir de là, je vais pas faire mon prétentieux, mais c'est une réalité : sur les 16 clubs de première division, j'ai 14 propositions. Des coups de fil, le président de Denain qui appellait mon père, le président du Mans... « On voudrait que ton petit vienne... Qu'est-ce qu'il fait comme études... » Gnagnagni, gnagnagna. Et puis ça parle des sous. Et puis du logement, et on me propose une voiture... Pourquoi je décide de partir à l'Asvel ? Y a jamais eu match, c'était une évidence. La proposition était pourtant quasiment la moins élevée financièrement. Mon premier salaire, je m'en souviens très bien, c'est 5000 francs. À peu près 700 euros d'aujourd'hui. Un peu plus avec l'inflation, un salaire mensuel. Pour le récupérer, j'allais voir Raphaël De Barros, un homme à qui je dois tant de choses dans la vie, un chaudronnier portugais qui avait une boîte qui s'appelait « La chaudronnerie du moulin à vent », un mec installé à Lyon depuis toujours. Il me disait « oh, gone, hey, gone ! » Il parlait comme ça, avec l'accent sur les o.

« Oh, gone ! Je t'ai préparé une ed-minité !

— Une quoi, Raphaël... ?

— Une ed-minité !

— Ah, une indemnité. OK.
 — Ouais voilà. Tu veux une cigarette ? »

Et toi tu pouvais pas dire non, le mec était trop sympa, et en plus il te filait ton argent ! Il te passait alors une Boyard, personne se souvient mais c'était une clope encore pire que la Gitane maïs. Tu fumais la clope avec lui, il te filait un petit coup de Porto. Il te tapait dans la main, et te donnait une enveloppe en papier kraft où y avait plein de cash. Pour les primes de victoires en tout cas, ça se passait comme ça.

Quand André Buffière m'a appelé pour de bon, je lui ai dit oui tout de suite. Il n'a même pas eu à me convaincre, je n'attendais que ça. J'avais des photos sur les murs de ma chambre de Gillou, Alain Gilles, et de Bob Purkhiser, qui sera mon idole et mon mentor. J'allais les voir jouer quand j'étais minot, Alain Gilles avec sa barbe, son pif et son génie. Son génie, sa barbe et son pif, plutôt dans cet ordre-là d'ailleurs ! Je voulais jouer pour eux, mais est-ce que j'étais capable de jouer avec eux ? Moi je venais de nulle part. Je venais pas d'une grosse structure. Alors si, en vrai, j'ai les entraîneurs nationaux qui m'ont beaucoup aidé. Jean-Paul Cormy en juniors, un Bordelais qui a longtemps coaché l'équipe de France féminine, m'a donné confiance en moi, m'a fait réaliser que je pouvais aller vers le haut niveau. Et puis le principal, dans ma construction, c'est Pierre Dao. Pierre structurait les choses, il apportait une nouveauté au basket français totalement étonnante. Je rencontre Pierre quand il coache l'équipe de France cadets.

Je suis arrivé en terminale et j'ai dit à mes parents – c'est authentique hein ! C'est con, ils sont plus là pour en témoigner – bref, je leur ai dit « bon, ben là je suis en terminale

quand même hein, c'est déjà bien ». Mes parents étaient pas trop habitués à ce qu'on vienne leur dire ça, avec mon frangin Patrick dont je rappelle qu'il était polytechnicien à 19 ans. « Bon, je suis en terminale, c'est déjà bien, mais là pour le bac je me donne deux ans, tranquille. » Et, surprise, je l'ai eu les doigts dans le nez dès la première année, ce bac. Moi je suis un littéraire, je n'ai pas eu une seule fois la moyenne en maths de la troisième à la terminale, sauf le jour du bac où j'ai dû tomber sur un examinateur qui avait de l'humour. Et là j'ai décidé d'aller à l'armée ! Faire l'équipe de France de basket militaire, et rejoindre la génération Ségalo, Jean-Michel Sénégal, Saint-Ange Vebobe, Éric Beugnot... Ce sont des mecs que je ne connais pas trop, ils sont plus âgés que moi. Éric, on se croisait, parce que les juniors et les cadets, on se voyait un peu, mais les autres sont au-dessus. Et ils me prennent derrière Dub, Hervé Dubuisson que je connais pour le coup. Ah ! Ma rencontre avec Dub... On a un stage avec l'équipe de France cadets avant le championnat d'Europe 1973. Y a que deux cadets première année, c'est lui, Hervé, et moi. Y a des mecs forts dans cette équipe, hein. Pour ce stage, ils convoquent cinquante joueurs et il faut en garder dix. On est au Creps de Boivre à Poitiers. Où, des années plus tard, tu seras toi, Rémi, avec ta sélection Poitou-Charentes, c'est quand même marrant ce destin. Le premier soir, on est sur trois terrains, ça joue en rotation, ça envoie fort. On découvre cette vie où tu vas chaque matin au séchoir laver ton calbut, tes chaussettes et ton maillot. Je peux te dire que le lendemain matin, ça sentait le mammouth là-dedans ! Et donc le premier matin, je me réveille, j'ouvre ma porte et je tombe sur un mec. On a joué la veille au soir, mais tu parles à personne, tu joues ta vie, t'es en concurrence. Et là donc, devant ma porte, c'est Dub. Toute ma vie je m'en souviendrai, avec son accent incroyable, il me fait :

« J'men vais quér ma cochette.
— Pardon... ? »

Puis j'ai appris à parler le Dub. « Quér » c'était quérir, chercher. « Ma cochette », plus compliqué, c'était « mes chaussettes ». Bref, il allait chercher ses chaussettes, quoi ! Au début, je le regarde « mais qu'est-ce qu'il dit celui-là ? ! » Dub il arrivait du Nord avec sa petit moustache en duvet et il écoutait François Valéry à fond ! Et c'est parti de là notre histoire. Pierre Dao, le coach, travaillait à Poitiers à l'époque donc il faisait souvent les stages là, on a fait beaucoup de choses à Poitiers. Et avec Dub, on est de la même année, la génération 1957. C'est l'année de Frank Cazalon, de Philippe Sauret, le papa d'Audrey, la légende de l'équipe de France féminine et notre collègue du *Sunday Night Live* sur beIN ! Et pendant très longtemps avec Frank Cazalon, on a été les deux seuls représentants du basket parisien. Ça fait bizarre quand tu vois le vivier qu'est l'Île-de-France aujourd'hui pour le basket, mais à mon époque, ça formait pas à Paris. Et pareil en foot, hein, en 73 t'as pas d'équipe de foot, le PSG existe pas !

Pour finir sur la période où je débarque à l'Asvel, je veux te raconter un truc : je passe l'année entière sans vouvoyer ou encore moins tutoyer une seule fois Alain Gilles. Je savais pas comment faire, alors j'évitais. Je trouvais des subterfuges. « Bon Alain, on y va ? Alain, tout est prêt pour demain... ? » C'était trop pour moi, trop dur. J'avais trop de respect pour lui, c'était mon idole. C'est comme si toi, t'avais joué avec Kobe. Et il se blesse pendant l'hiver, ce qui me donne des minutes de temps de jeu. J'étais pas prêt pour tout ça. Gillou...

Le fil conducteur de ma vie de joueur, c'est l'équipe de France, mais chez les grands, l'équipe A. Première sélection en 1978, la dernière en 1988, dix piges et deux cent une sélections. C'est dur de mettre des mots sur cette aventure. J'ai peur de tomber dans la grandiloquence. C'est beau parce que c'est simple, l'équipe de France. C'est l'équipe d'un pays, elle a une couleur représentative. Et c'est peut-être parce que c'est aussi simple que c'est si beau. Les Bleus. Oh oui, ma première sélection, je m'en souviens ! Je peux te dire que le maillot, t'attends pas une heure avant le match pour le mettre pour la première fois. Tu le mets chez toi. Tu l'essaies. Tu te regardes dans la glace avec. Coup de chance quand je suis pris, le numéro 7 est libre. Mon numéro. Après en soi, le maillot, avec les équipes jeunes, on était habitués. C'est presque plus un choc quand tu le mets pour la première fois en cadet. Par contre, le choc, c'est les mecs avec qui tu joues. Y a que des pointures. Tu joues avec Jean-Michel Sénégal, c'est un monument, avec Éric Beugnot, Apollo Faye, avec des Ricains naturalisés, George Brosterhous... C'est une école de vie formidable, l'équipe de France.

Pendant ces dix ans, on n'a pas tout gagné, mais on a tout bien visité ! Et puis les histoires... Tiens, je t'en raconte une. On faisait des « tournois vacances » les années sans championnat. Une année, on est en Italie, Roseto, Porto San Giorgio, par-là, vers Saint Marin et Pescara, sur la côte Adriatique. Ça doit être en 1982, je crois. Pierre Dao, le coach, nous avait prévenu, en tapant sur la table là, comme il faisait « bon les gars, l'aprèm, après l'entraînement, vous faites pas les cons. Pas de plage ! C'est repos. Je veux pas vous voir à la plage c'est compris ?! » Et nous, grands génies qu'on était, tu sais ce qu'on faisait ? Ben on allait se louer des pédales ! Comme ça on était sur l'eau, pas à la plage. Bon

évidemment, on s'est fait serrer. Enfin, sur ce tournoi y avait l'Italie donc, la Roumanie et une sélection ricaine. Y avait de jolis noms là-dedans, des mecs NBA, Frank Brickowski, Jim Cleamons, d'autres, il faudrait retrouver la liste. Bon ben... qu'est-ce que tu veux que je te dise. Ben oui, le soir au balcon de la chambre on faisait du bruit, on buvait des bières, on fumait des clopes. Je suis avec Greg Beugnot, Freddy Hufnagel, Vestris... C'est les premiers noms qui me viennent mais y avait rapidement la moitié de l'équipe. Les Ricains eux, ils étaient à l'étage du dessus et ils nous crient « vous avez de la bière ??? » Et là ils déboulent. Mélange des genres. Et là c'est parti, ça fait tourner les clopes. Bon... OK, y avait pas que des clopes. Ça fait tourner les joints, et on passe un bon moment. Les mecs te racontent leur vie, tu comprends un peu ce que c'est que la NBA, les States. Tu sais, début des années 80, t'avais parfois quelques images des NBA Finals sur France Télé, mais sinon t'avais que dalle. Rien. Et puis tu comprends que ton anglais de l'école, clairement il est insuffisant ! Et donc on passe un bout de la nuit à fumer là, sur le balcon, avec les Ricains, comme des coyotes. On parle d'une époque où c'était le Flower Power à bloc. Ah ! Les souvenirs... La vie en Bleu.